

même d'une couche de 2 1/2 pouces de braise.

On ne saurait faire descendre le conducteur trop bas dans un sol tout-à-fait sec comme le roc et certains sables ; on doit alors donner à la fosse au moins trente pieds ; si la nature du sol ne le permet on fixe sur le conducteur des barres transversales que l'on place dans des fosses séparées et que l'on entoure soigneusement de braise : dans tous les cas, l'extrémité du conducteur, divisée en plusieurs racines, doit s'enfoncer dans un trou large et rempli de braise.

On doit en général faire attention à bien établir les communications entre les différentes parties d'un paratonnerre ; entre le paratonnerre et les gouttières en métal, barre de fer qui unissent les murs opposés d'un édifice, &c., &c. ; entre tous les paratonnerres qui défendent le même édifice. Cette dernière précaution surtout est importante ; en effet quand les paratonnerres sont solidaires, une tige dont le conducteur se rompit, pourrait se décharger par les conducteurs des autres tiges avec lesquelles elle serait en rapport.

Moyennant ces précautions les paratonnerres ne peuvent qu'être très utiles comme une expérience d'un siècle l'a prouvé.

... ..

(*) On a trouvé dans des terrains sablonneux des fulgurites, tubes de sables et d'autres matières vitrifiées, de plus de 30 pieds de long.

TRAIT DE LA VIE D'ALFRED.

(AMPLIFICATION D'UN RHÉTORICIEN).

Alfred, dès son avènement, eut à faire face aux Danois, ennemis jurés de son sceptre. Ces hommes féroces sortis en masse des pays qui bordent la mer Baltique, après s'être contentés quelques années auparavant, d'exercer leurs ravages en Angleterre, revinrent au commencement de son règne, pour former des établissements dans son royaume. Déjà ils étaient en possession d'une partie du territoire Anglais, et menaçaient le reste de la dernière désolation. Le nouveau monarque effrayé de leur marche rapide, essaya en vain de les repousser : il est vaincu et contraint, pour se dérober au glaive ennemi et à la haine d'un grand nombre de ses sujets révoltés, de se retirer chez un père. Là, attendant un meilleur sort, il cherchait dans la musique un adoucissement à ses maux.

C'en était fait de la monarchie Anglaise, si les Danois, au lieu de s'abandonner à des plaisirs inutiles et abominables, avaient poursuivi leur conquête. Toutefois ils recommençaient à répandre la terreur. Les églises brûlées, les monastères détruits

tout le pays des Galles, en un mot, n'offrait plus que de vastes monceaux de ruines. Sous la conduite de leur commandant en chef, Ubba, ils attaquent le château de Kenwith défendu par le Comte de Devonshire. Ce brave guerrier ne pouvant plus tenir contre leurs assauts furieux, résolut de s'ouvrir, le fer à la main, un passage à travers leurs rangs. Il sort promptement les charge avec vigueur, en tue un grand nombre et met le reste en fuite. Cette victoire releva le courage abattu des Saxons.

La nouvelle de cet heureux succès ne tarda pas à frapper l'oreille d'Alfred. Ce prince avant de se renfermer sous le toit rustique d'un pâtre, avait pris des mesures, en rassemblant une petite troupe de sujets fidèles, pour profiter de la première occasion favorable que lui offrirait le sort des armes. voulant donc achever la défaite des ennemis, il vole à la tête de sa petite armée cachée dans les forêts du Comté de Somerset. Mais avant d'en venir aux mains, avec si peu de gens, il fallait reconnaître leurs forces et leur disposition ; personne n'osait se risquer. Alfred s'en charge. Déguisé en ménestrel, il pénètre, une harpe à la main, dans le camp ennemi. La noblesse de son âme qui se manifestait au dehors, la beauté de sa figure, sa taille avantageuse ; tout cela joint aux accords d'une harpe touchée par une main habile, charma le cœur sauvage des princes Danois. Ils lui demandent un chant de guerre. Aussitôt, Alfred instruit dans la poésie des Scaldes, commence l'éloge du courage ; il célèbre le guerrier qui ne se laisse point abattre par les revers, le prince qui défend sa couronne.

« Je céderai à vos vœux, illustres vainqueurs ; je chanterai le courage qui enfante le héros : le courage, l'âme du guerrier. Il le transporte plein d'une généreuse audace sur le champ de vaillance. Il abhorre la mollesse et déteste la crainte. Animée encore de sa flamme, la vieillesse chante avec amour les beaux jours de sa vie. La jeunesse plus ardente voit dans la pensée de l'avenir une plus vaste moisson de gloire. Dans ses yeux transports, elle répète sans cesse à la vieillesse ce doux refrain : Jadis la valeur était ton partage ; tu te fis un nom : maintenant c'est à moi de cueillir les lauriers. O noble ardeur des combats que d'amés courageuses tu précipites dans le tombeau ! Oui, qu'il est beau celui qui tombe en défendant sa patrie ! Mais combien plus beau encore le guerrier en qui le courage conserve l'espérance même après sa défaite ! Il retourne au combat ; il trouve dans de sublimes efforts la palme qu'un sort si heureux lui avait ravie. Triom-

phant à son tour, il entonne avec allégresse l'hymne des vainqueurs.

« Pourquoi donc, jeune guerrier, languir dans l'attente d'une gloire que tu ne possèdes pas encore ? Elle est la récompense de l'âme intrépide ; eh bien ! il faut l'acquérir. Abandonne cette oisiveté. Revêts ta cuirasse, prends ton épée, brandis ta javeline ; et couvert du casque au brillant panache, cours à la victoire ; c'est sur le champ de bataille qu'elle réside.

« Prince à qui le ciel a donné une couronne, jusques à quand négligeras-tu de la déposer sur ta tête ? Voici des ennemis qui vont te la ravir. Laisse donc à ces chants mélodieux qui enchaînent ton courage, pour défendre un sceptre qui ne t'a été confié que pour le bonheur de tes peuples. Souviens-toi de tes sujets qui languissent dans l'oppression ! Hâte-toi donc ; l'ennemi vient de perdre son drapier enchanté ; c'est le moment des braves. Pars, vole ; et, comme l'aigle triomphant, reviens chargé de dépouilles.

« Oui, je me lèverai, ménestrel ! je laisserai les accords endormis de la harpe, et mes mains saisiront de nouveau l'épée qui leur a été arrachée. J'attaquerai mes ennemis ; une partie sera exterminée, et devant moi fuira le reste épouvanté.

« Tels sont, ô princes, les chants du guerrier ; puisse-je avoir répondu à vos vœux. Mais s'ils ont pu rendre votre victoire plus douce ; s'ils ont pu laisser dans vos cœurs quelque charme, Danois, souvenez-vous du ménestrel.»

Après avoir remarqué l'imprudente sécurité des Danois, leur manière de fouager et de piller, et l'affreux dégât qu'ils faisaient des biens si mal acquis, le nouvel Ulysse retourne à son armée et revient fondre sur les ennemis. Étonnés de se voir attaqués par une armée d'Anglais qu'ils croyaient totalement soumis, ils fuient mortifiés par surprise, moitié pris la honte.

Alfred les poursuit avec chaleur, tue tous ceux qui tombent sous sa main. Ceux qui échappent au massacre, se retirent dans un de leurs camps où ils sont aussitôt obligés de se rendre à discrétion. Plusieurs nobles embrassent le christianisme. Pour les autres qui ne voulurent pas abjurer, le vainqueur leur permit de se retirer en Flandre sous la conduite d'un de leurs généraux. Tel fut l'issue de cette guerre cruelle qui plaça Alfred au plus degré de grandeur.

D. G.

180 A B B 121 B.

« Forsan et hæc olim meminisse juvabit. »

QUEBEC, 13 Février, 1851.

Vraiment un rédacteur écolier passe des heures agréables dans les cinq ou six jours